

L'INSTITUT

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Rédacteurs, { F. X. Garneau, Notaire, Rue Laval, No. 10. } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, Rue Saint Jean, No. 62. }
{ D. Roy, Avocat, Rue Ste. Famille, No. 5. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 22 MAI, 1841.

[No. 12.]

Sommaire:—Un Prétendant, suite et fin.—Eclairage du Gaz en France; son origine.

L'INSTITUT:

QUEBEC, SAMEDI, 22 MAI 1841.

Des circonstances aussi imprévues qu'inattendues nous obligent de suspendre la publication de cette feuille. Nous espérons que des arrangements pourront être pris pour la continuer et satisfaire au désir des habitants éclairés de cette Province qui en ont su apprécier l'utilité par leur encouragement libéral. Il y a longtemps que le besoin d'un journal de la nature de notre se faisait sentir, et nous avions la conviction qu'il ne pourrait manquer de réussir, conviction que nous conserverons toujours, car la suspension de l'Institut est due à une cause qui semblait d'abord ne pas devoir en menacer l'existence, mais dont les suites embarrassantes ne laissent cependant plus d'espérance au Propriétaire de pouvoir le continuer pour le présent.

Avant de terminer, nous devons exprimer à nos abonnés tous les sentiments que nous éprouvons pour la bienveillance et l'encouragement dont l'Institut a été l'objet, et l'espoir que la reprise de cette publication rencontrera le même accueil et la même indulgence.

UN PRETENDANT.

SUITE ET FIN.

Le brigadier se retira avec ses hommes, accompagné jusqu'à la grille du château par l'intendant de lady Miliden. Resté seul avec master Cromby, le jeune prêtre irlandais s'avança vivement vers celui-ci et lui dit avec un accent qui trahissait encore un reste d'émotion :

—Si votre méprise a été volontaire, je vous en remercie ; si elle a été involontaire, je vous remercie encore, car dans les deux cas vous m'avez sauvé.

Au son de cette voix doucement vibrante et qui empruntait à un reste d'altération je ne sais quel charme mélancolique, master Cromby avait reconnu son erreur.

—Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il à l'abbé.

—La prudence me conseillerait de ne pas vous répondre, dit celui-ci, mais j'aime mieux être imprudent qu'ingrat. D'ailleurs, à quelque opinion que vous apparteniez, je crois que vous êtes un honnête homme et que vous ne trahirez pas ma confiance.

En parlant ainsi, l'abbé tira de sa poche un petit carnet, en détacha une feuille de papier, et écrivit au crayon sur cette feuille volante les mots suivants :

“ Je reconnais devoir au porteur de ce billet la somme de cent guinées, que je lui paierai si la Providence seconde mes desseins et me donne les moyens d'acquitter mes dettes.

“ CHARLES-EDOUARD, prince régent d'Ecosse. ”

Après avoir lu ce billet, master Cromby s'inclina respectueusement ; puis se relevant aussitôt, et s'adressant au fils de Jacques III :

—Prince, lui dit-il, vous avez eu raison de mettre votre confiance en moi ; tout whig sincère que je suis, je ne la trahirai pas. Mais permettez-moi de vous dire la vérité. Celui qui vous a conseillé de venir en Ecosse vous a donné un mauvais conseil. Quant à moi, si j'avais l'honneur d'être l'ami de votre altesse royale, au lieu de la bercer d'illusions folles et d'espérances imaginaires, je lui dirais avec respect, avec fermeté : “ Quittez l'Ecosse ! prince, renoncez à un projet qui fera couler du sang, des larmes et ne changera rien de ce qui est, n'amènera rien de ce que vous désirez. Pensez encore à l'Ecosse, mais comme à une mère que vous ne devez plus revoir. Tâchez d'oublier que vous étiez né pour être roi, et s'il se trouve encore des courtisans pour vous répéter que l'Ecosse vous attend, qu'elle vous désire, qu'elle vous appelle, répondez-leur non pas sans amertume, mais sans arrière-pensée : “ Messieurs, le sort d'une grande nation comme la nation anglaise ne peut pas dépendre des caprices d'un seul homme. L'Angleterre s'est donnée un gouvernement, elle le gardera, et si jamais elle l'abandonne, ce ne sera pas seulement pour substituer un nom à la place d'un autre en tête du contrat social. ”

Pendant que master Cromby parlait, Charles-Edouard avait témoigné plusieurs fois son émotion. Il l'interrompit à la fin et lui dit avec un mélange de fierté et de tristesse :

—Assez, monsieur, assez !

Master Cromby déchira alors le titre de créance que le prince lui avait remis, et il ajouta :

—Je vous ai sauvé, mais vous m'avez permis de dire la vérité : nous sommes quittes.

Charles-Edouard resta quelque temps absorbé par les préoccupations que les paroles de master Cromby avaient éveillé

lées en lui. A la fin il secoua doucement sa noble tête comme pour chasser des réflexions importunes, et dit en essayant de sourire :

Vous oubliez, monsieur, que vous êtes venu ici pour y chercher quelqu'un ; et j'oublie, moi, que je puis peut-être vous donner des renseignements sur celui que vous cherchez.

Charles Stuart n'eut pas besoin d'en dire davantage : Tom rentra en ce moment dans la salle à manger, et la scène de reconnaissance arrivait de soi. Master Cromby fut aussi étonné en voyant Tom sous un costume d'Highlander qu'il l'avait été quelque temps auparavant en croyant le rencontrer sous un costume ecclésiastique.

Permettez-moi, monsieur, de vous adresser une question, dit Charles Stuart en s'adressant à Tom. Quel est le sens de la comédie qui se joue ici ? Etes-vous la dupe ou le complice d'une mystification ? et comment le nom de sir Murray se trouve-t-il mêlé à ce qui se passe ? Lady Miliden prétend que vous êtes le fils de Jacques III ; le prétendez-vous aussi ?

Ici master Cromby ne put réprimer un éclat de rire que suivit immédiatement ces mots :

—Lui ! le fils de Jacques III ! lui, le rejeton d'une famille de rois ! Allons donc ! J'espère bien, monsieur Tom, que vous ne croyez pas un mot de ces billevesées-là.

Je ne vous répondrai pas pour le moment, dit Tom, mais plus tard j'aurai des comptes à vous demander.

—Oui-dà ! répliqua master Cromby ; mais vraiment il a la cervelle tournée !

—C'est un fou ! un triple fou ! Jamais il n'aurait géré convenablement mon apothicairerie.

Après le départ de master Cromby, l'agitation de Tom fut à son comble. Il se promena à grands pas, se frappant de temps en temps le front, murmurant des exclamations inintelligibles. Il allait souvent à la fenêtre pour voir si celui qu'il attendait ne venait pas.

—Ah ! le voici, s'écria-t-il après un quart d'heure d'attente et en laissant éclater tous les soupirs qu'il avait amassés dans sa poitrine.

Sir Murray de Broughton venait de descendre de cheval à la porte du château. Quand il entra dans la salle où se trouvaient les deux personnages qui désiraient sa présence avec une impatience égale, quoique diversement exprimée, Tom se précipita au-devant de lui et lui cria :

—Expliquez-moi votre conduite, monsieur, dites-moi la vérité !

Sir Murray ne répondit pas ; il s'avança vers le jeune prêtre irlandais, qu'il venait d'apercevoir, s'agenouilla respectueusement devant lui et lui dit :

—Dieu soit loué ! votre altesse a enfin mis le pied sur la terre d'Ecosse, et j'espère qu'elle ne la quittera plus.

Puis se relevant, il ajouta avec ce ton bref et positif qui lui était ordinaire :

—Nous n'avons pas de temps à perdre, venez, prince, venez !

Sir Murray de Broughton conduisit Charles-Edouard dans la chambre où Tom avait passé la nuit, et là il lui dit :

—J'ai rencontré tout à l'heure des dragons, et j'ai demandé au brigadier où il allait. “ Nous retournons au château de lady Miliden, m'a-t-il répondu en donnant un coup d'épée dans les flancs de son cheval, et j'espère cette fois que le prétendant, qui se cache sous les habits d'un prêtre irlandais, ne nous échappera pas. ”

—En effet, les dragons sont déjà venus ici, dit Charles-Edouard ; on aura appris mon débarquement et signalé le costume que je porte. Y a-t-il moyen de leur échapper, sir Murray ?

—Oui, sans doute ; ils doivent être à quelque distance, et votre altesse aura le temps de fuir.

—Mais si je garde ce costume, la première ronde de soldats anglais me reconnaîtra et m'arrêtera.

—Je n'ai aucun déguisement à donner à votre altesse, dit sir Murray embarrassé et inquiet. Si fait ! ajouta-t-il après un instant de réflexion, et votre altesse n'a plus rien à craindre.

Sir Murray venait de se rappeler le modeste bagage dont Tom s'était dépouillé la veille pour revêtir le costume d'Highlander, et qu'il avait apporté avec lui. Le paquet qui contenait l'habit, la culotte de nankin et le chapeau de l'élève apothicairerie, était déposé dans un coin. Sir Murray le prit et aida le prétendant à se couvrir de son nouvel ajustement.

—Partons maintenant, dit sir Murray quand la toilette du prince fut achevée.

Deux coups frappés à la porte résonnèrent en ce moment, et en même temps sir Murray reconnut la voix de lady Miliden qui demandait s'il était permis d'entrer.

—Est-ce un nouveau malheur qu'on vient nous annoncer ? pensa Charles Stuart.

—Sir Murray, dit lady Miliden en entrant et en parlant à l'oreille de ce dernier, le brigadier Maxwell est devant la grille du château et demande qu'on remette entre ses mains un prêtre irlandais qu'il a vu chez moi.

—Ce prêtre irlandais, c'est le prince, madame !

—Le prince ! dit lady Miliden en tombant à son tour à genoux devant celui qu'elle avait traité d'imposteur et de vagabond.

Pendant que lady Miliden faisait ainsi pénitence, sir Murray avait tiré vivement un poignard caché sous ses habits ; à l'aide de ce poignard il coupa les rideaux de l'alcôve et les divisa en plusieurs bandes qu'il noua les unes au bout des autres. Cela fait, il attachait un bout de cette échelle improvisée à la barre d'appui de la croisée, tandis que l'autre bout lancé par lui allait raser le sol.

—Prince, dit-il à Charles Stuart, voici le seul moyen de salut qui vous reste.

Charles-Edouard n'hésita pas ; il passa son corps en dehors de la croisée, et, se glissant de nœud en nœud, il eut bien tôt touché la terre. Sir Murray saisit la corde à son tour ; mais avant de se confier à la corde de sauvetage, il dit à lady Miliden :

—Le prince est sauvé si nous pouvons avoir une heure d'avance sur les dragons anglais. Une heure d'avance ! entendez-vous, madame ? Le son du pibroch vous apprendra alors notre arrivée en lieux sûrs.

Pendant ce temps, les dragons étaient restés à la grille du château. Effrayé par les paroles que le brigadier Maxwell avait prononcées en arrivant, l'intendant de lady Miliden refusait de les laisser passer, et la discussion commençait à s'échauffer.

A travers une croisée du premier étage, Tom contemplait cette scène avec effroi. Revenu enfin de ses folles idées de grandeurs, désabusé, désespéré, furieux, il s'écriait :

—Je n'étais donc qu'un jouet, un plastron, un mannequin, en un mot, le personnage ridicule d'une plate comédie ! Et si la comédie n'était pas encore à sa fin ; si, grâce au maudit costume que je porte, les dragons allaient me prendre pour celui dont j'ai joué le rôle, s'ils allaient m'arrêter !

Pendant quelque temps il resta immobile et la tête baissée, semblable à une victime qui se résigne au sacrifice. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front. Il ne sortit de son engourdissement qu'en entendant les éperons des dragons anglais résonner sur le pavé de la cour du château. Ce fut alors qu'il aperçut les habits que Charles-Edouard avait quittés avant de fuir : sans réflexion, et comme un insensé qui obéit machinalement aux impulsions de ses nerfs, Tom s'empara de ses habits, s'en affubla et cacha les boucles de ses cheveux blonds sous la perruque tonsurée du prêtre irlandais.

Ainsi métamorphosé d'Highlander en abbé, il se précipita tête baissée hors de la chambre dans le but de fuir au plus vite ; mais à peine mettait-il le pied sur le seuil de la porte qu'une main vigoureuse s'abattit sur son épaule, et en même temps la voix rude du brigadier Maxwell lui adressa ces mots :

—An nom du roi, prince, je vous arrête !

Derrière le brigadier étaient rangés huit dragons le sabre au poing, et prêts à agir au premier signe de leur chef. Tom ne pouvait donc pas songer à faire résistance : aussi se contenta-t-il de s'écrier :

—Mais je ne suis pas prince ! je suis élève apothicairerie ; laissez-moi aller !

—Inutile de feindre, prince, dit le brigadier gravement ; nous avons votre signalement et nous pouvons opposer des preuves à votre dénégation.

Ici le brigadier Maxwell dépla un papier qu'il tenait dans sa main, et lut à haute voix ce qui suit :

“ Signalement du prince : Yeux bleus, nez droit, bouche petite et bien dessinée, carnation claire et rosée, peu de barbe taillée, cinq pieds un pouce. ”

Le brigadier interrompit sa lecture pour dire à Tom :

—Vous voyez, prince, que votre portrait est exact.

—Mais je suis la dupe d'une horrible machination ! s'écria Tom ; je suis la victime d'une ressemblance inexplicable (1).

—Continuons, dit le brigadier :

“ Costume du prince : Habit noir à la française, ouvert par devant, cravate blanche, rabat : culotte de soie noire, bas noirs, souliers à boucles, perruque qui couvre des cheveux blonds bouclés. ”

Le brigadier s'arrêta de nouveau, s'approcha de Tom et enleva avec prestesse la perruque qui le coiffait.

—Vous le voyez, prince, dit le brigadier en apercevant

(1) La ressemblance sur laquelle est fondée cette nouvelle n'est pas de pure invention. On lit dans l'Histoire d'Ecosse par M. Amélie Pichot un autre fait de ce genre : “ Le fils d'un orfèvre d'Edimbourg, nommé Rodéric Mac-Kensie, qui avait pris part pour Charles-Edouard, lui donnait à cette époque une preuve de fidélité qui prouva que quel dévouement il inspirait encore à ses partisans. Il y avait une ressemblance remarquable de taille et de visage entre le prince et ce jeune homme, qui errait dans les environs de Glen Moriston, où les soldats croyaient enfin être sur les traces de Charles-Edouard ; lorsqu'ils le rencontrèrent, ils s'écrièrent qu'il leur forure était faite et ils l'entourèrent. Mac-Kensie se garda bien de les dé tromper, il leur vendit chèrement sa vie ; puis quand il se sentit blessé à mort, il sut acheter une dignité royale pour mourir et lui dit : “ Malheureux ! vous avez tué votre prince, etc. ”